

## CONTREBANDE FRANCO-ALLEMANDE EN BORD DE RHIN ET SPREE. (BADE ET MARCHE)

### HEBEL-KOLPORTAGE [SUITE]

Hebel, en Allemagne admiré de Kafka, Benjamin, Bloch, Tucholsky, Heidegger, Canetti, Sebald, est en France peu connu. L'idée est de l'y introduire par la voie du colportage, anno 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, de l'y faire entrer non d'abord par un recueil complet, un livre clos – mais sous la forme éparpillée de tracts, de blogs, de feuilles volantes et brochures, dans des cercles, revues, groupements divers et attroupements, par le biais de lectures et de situations, où il n'a (à l'évidence) rien à faire ; dans des lieux occupés, habités ; dans des forêts ; sur des bords d'étangs ; Weissensee, Fauler See, Titisee. « Voilà les histoires de Hebel. Elles ont toutes un double fond. En haut, le meurtre, le vol et les jurons ; en bas, la patience, la sagesse et l'humanité. » (Walter Benjamin) Ces historiettes furent la première fois imprimées dans des almanachs populaires que les autorités religieuses faisaient circuler dans les campagnes du Bade, depuis Carlsruhe : c'étaient les années de la Révolution en France, puis de la guerre en Allemagne – jusqu'en 1815. On vendait l'almanach – qui sortait en octobre – sur les marchés d'automne. Hebel, petit professeur de lycée, et membre de commissions du clergé protestant, eut pour tâche de fournir ces almanachs en historiettes, anecdotes, causeries, voire petits exercices mathématiques et devinettes. « Vous savez à quoi cela engage lorsque l'on veut faire passer ce qu'il faut dire à un public déterminé dans la vérité et l'évidence de sa vie » – « sans être aperçu ni interpellé <sup>1</sup> ».

En cet hiver 2019-2020, la librairie Zadig, dans le milieu-*mitte* de Berlin, s'associe à Pontcerq, pour livrer une nouvelle suite

---

<sup>1</sup> Hebel, *Briefe* [Lettres], p. 565 et 567, juillet-août 1817, cité par M. Heidegger, « Hebel. L'Ami de la maison », in *Questions III et IV*, trad. Julien Hervier, Gallimard, coll. Tel, 1976. / « verborgen Adj. *Gang Tür* dérobé(e) ; *Hebel* caché(e) ; *Falltür* secret (ète) » (Harraps universal, Dictionnaire Allemand/Français, 2008, p. 662)

de ce Hebel-Kolportage : ce sont les numéros [32], [33], [34], [35], avec reprise de [21]. À l'exception de ce dernier, ces textes paraissent ici pour la première fois en français.

(Pendant ce temps circule aussi une traduction de « Hebel et Kafka », discours prononcé par Elias Canetti en mai 1980 dans le Bade, et que nous imprimons sous la forme semblable de feuilles volantes ou flugblatts. Demandez-le si vous souhaitez ce texte, à Pontcerq ou à Zadig.)

N. B. / *Merke* : Cette publication ne contient aucune allusion aux politiques de la diplomatie franco-allemande actuelle au sein de l'Union européenne. Parole ! Il n'est fait non plus en ce tract allusion à aucune victoire (ou défaite) d'aucune sorte, présente ou à venir <sup>2</sup>.

Pontcerq  
Le 6 décembre 2019

### [32] LE MARCHAND DE GANTS

Un marchand de gants, qui voulait faire passer de France en Allemagne une pleine caisse de gants fins, usa de la ruse suivante. C'est qu'il y a aux postes de la douane française une loi ordonnant à quiconque voulant passer dans un sens ou dans l'autre, avec quelque marchandise, d'annoncer « À combien l'estimerais-tu ? » – et cela, en raison des droits de douane. S'il estime la marchandise d'une manière qui soit à peu près passable, alors très bien, il s'acquitte des droits, que ce soit beaucoup, que ce soit peu. Mais que le garde douanier voie que le marchand ou le mercier estime sa marchandise exagérément bas dans le but de pas avoir à payer une trop grosse

---

<sup>2</sup> Aussi bien, l'édition des *Gesammelte Schriften* de Hebel (tout récemment parue, en septembre) dit elle-même que Hebel, en son temps, fut assez retors pour que [34], par exemple, passât la censure (cf. p. 722).

somme, alors le garde douanier est en droit de dire : « Bien, je t'en donne ce prix, je t'en donne même dix pour cent en sus », et alors le marchand est contraint de s'en trouver content. Le marchand reçoit l'argent et le douanier garde la marchandise, qui est par la suite mise à l'enchère, à Colmar ou à Strasbourg, ou ailleurs. Voilà qui est conçu avec force finesse, et l'on ne voit rien à y redire. Mais même le plus grand des rusés trouve un jour son maître.

Un commerçant, qui voulait faire passer outre-Rhin deux pleines caisses de gants, convint d'abord de quelque chose avec un ami. Après quoi, dans la première des caisses il ne mit que des gants droits, c'est-à-dire des gants pour la main droite, chaque fois deux par deux, et dans l'autre ne mit que des gauches. Les gants gauches, il les fit passer par la contrebande, en catimini. Ni vu ni connu. Avec les autres, il se présenta au poste de douane. « Qu'avez-vous dans votre caisse ? – Des gants de Paris. – À combien les estimez-vous ? – Deux cents francs. » Le garde douanier tâta les gants ; le cuir en était tendre, robuste tout en même temps, la couture était fine – bref, entre frères ils valaient leurs quatre cents francs. « Je vous en donne 220 francs, dit le garde douanier, ils sont à moi. » Le marchand dit : « Les voilà vôtres comme ils furent miens. Dix pour cent, c'est toujours ça de pris. » Alors il prit les 220 francs et abandonna la caisse à son sort. Le vendredi suivant, aux halles de Spire – c'était encore l'ancien temps<sup>3</sup> – les gants passèrent à l'enchère. « Qui en donne plus que deux cent vingt ? » Les amateurs inspectèrent la marchandise. « Il me semble, dit l'ami du marchand, que les gauches s'y font un peu rares... » « Parbleu<sup>4</sup>, fit un autre, il n'y a que des droits. » Personne ne fit d'enchère. « Qui en donne deux cents ? cent cinquante ? cent ? Qui en donne quatre-vingts ? » Nulle enchère... « Vous savez quoi, finit par dire l'ami du marchand, il se peut que beaucoup reviennent du front les bras désappariés. » On était *anno 13*.

---

<sup>3</sup> Spire (*Speyer*), petite ville allemande des bords du Rhin située à une vingtaine de kilomètres au nord de Carlsruhe, fut conquise par les armées révolutionnaires en 1792, et resta française jusqu'en 1814. Elle fut durant toute cette période sous-préfecture du département français du Mont-Tonnerre (Donnersberg). / « Dans l'ancien temps », c'est-à-dire : du temps de l'occupation française.

<sup>4</sup> En français dans le texte.

« J'en donne soixante francs », dit-il <sup>5</sup>. Celui à qui fut adjugé le lot, ce fut lui. Celui qui de colère s'en serait remis au bourreau, ce fut le garde douanier du passage du Rhin. Mais l'acheteur commandité a ensuite fait aussi passer le Rhin aux gants droits, en contrebande – ni vu ni connu – et les a rappareillés à nouveau, un droit, un gauche, en compagnie de son ami, à Waldangeloch <sup>6</sup> ; et ils les ont vendus à la foire à Francfort pour une coquette somme. Alors, sur le garde douanier le marchand a ainsi gagné : cent quarante francs plus les droits de douane. *Item*, mais que dit l'Écriture ? « Je n'aurais pas connu la *lust-convoitise*, si la loi n'eût dit : ne te laisse point gagner par la convoitise <sup>7</sup>. »

[vers 1821-1825]

### [33] L'ARMÉE FRANÇAISE

Dans l'année de 1809 à 1810, l'armée de l'Empereur des Français a compté au total 900 000 hommes à pied, 100 000 hommes à cheval et 50 000 chevaux d'artillerie et de bât.

Dans cette seule année, plus de 200 000 hommes et 60 000 chevaux ont été enrôlés.

L'Empereur a 40 000 canons.

Pendant les années 1806 et 1807, l'armée et la guerre ont coûté dans les 600 millions.

Mais pendant l'année 1808, 580 millions.

En 1809, les coûts montèrent à 640 millions.

Que de millions !

[1811]

---

<sup>5</sup> Un contingent du Bade, de six à sept mille hommes, fit la campagne de Russie : il fut en grande partie décimé à la Bérésina et dans des combats d'arrière-garde à Vilnius. D'autres régiments badois se battaient encore en octobre 1813 à Leipzig, du côté français.

<sup>6</sup> Petite ville au nom sonore, située à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Spire et donnée au Grand-duché de Bade par des traités de 1803.

<sup>7</sup> *Romains* 7, 7.

## [34] ANNONCE DE VICTOIRE À BRASSENHEIM EN L'AN 1813

À l'automne 1813, nous, ceux de Brassenheim, n'apprîmes d'abord et pendant longtemps de la guerre en Saxe rien d'autre que cela que tout y allait aux mieux, c'est-à-dire pour qui était favorable aux Français... mais personne n'avait tellement le cœur, quand on risquait la prison, d'en savoir autre chose, encore bien moins d'en aller dire autre chose, à l'exception d'un joyeux luron, le baladin, dans sa dernière ruelle, qui, lui, s'est fait son idée <sup>8</sup>. Que fait le baladin ? Il s'en va trouver le bailli. « Monsieur le bailli, pour ce qui est des noces et des kermesses en ce moment, ça ne tourne pas bien fort. Ne voudriez-vous pas nous bailler la permission, à moi et mes camarades, de donner la comédie, de temps à autres, le dimanche soir au Lion Rouge – pour un prix modique ? » Le bailli répondit : « Reichenauer, voilà bien ce que je loue chez vous : que vous préférerez vous en sortir d'une manière comme il faut et donner à vos concitoyens une joyeuse soirée, plutôt que de faire à nouveau des dettes, ou de voler. » Alors ils annoncèrent pour le dimanche qui suivait une comédie flambant neuve. « C'est la plus *neuest*-actuelle qu'il y ait », dirent-ils. Dans cette même comédie devait jouer un homme, qui s'appelait Franz, et qui avait une femme, avec pour prénom Victoria, une femme tout ce qu'il y a de bien robuste et vaillante. Dans le cours de la comédie il devait arriver que le Franz ait maille à partir avec un étranger. La querelle enfantait l'insulte, l'insulte enfantait les coups ; et qui en ramassait le plus n'était pas l'étranger, mais le Franz, de sorte que finalement il en venait à appeler sa femme à son secours. Or, comme elle s'appelait Victoria, il ne pouvait pas quand même crier Apollonie ou Cunégonde, et alors il advint que plus il prenait de coups et plus ceux-ci portaient juste, plus il braillait fort : *Victoria ! Victoria !* C'est à cela que pour la première fois, les mieux doués d'intelligence parmi nous, à

---

<sup>8</sup> Le texte est situé à l'automne 1813. L'armée française, qui à cette date avait encore pour alliés, parmi les Allemands, les Saxons et le Grand-Duché de Bade (lequel était membre de la Confédération du Rhin), venait d'être battue en octobre à Leipzig par la coalition. À Brassenheim (ville imaginaire, réapparaissant dans plusieurs historiettes, et que Hebel situe dans le Bade), les autorités, pro-françaises, devaient cacher encore la défaite napoléonienne ou au moins interdire qu'on la pût fêter comme une victoire (allemande).

Brassenheim, comprîmes ce qu'il devait en être alors en Saxe, et ce que cela avait signifié quand on criait : *Victoria ! Victoria !* Par chance le bailli n'a, lui, rien remarqué <sup>9</sup>.

[1815]

## [21] DOUCE CROISIÈRE, POUR QUI LE VEUT BIEN CROIRE <sup>10</sup>

On halait un bateau le long du Neckar, depuis Mannheim, à remonter vers Heidelberg. Accourt par derrière – le havresac bien rempli, avec dedans une paire de bottes qui en pendait – un compagnon artisan. « Puis-je monter aussi – contre de l'argent et un petit mot aimable ? Que dois-je donner ? » Le chef à bord, qui était un joyeux luron, dit : « Quinze kreutzers, si vous voulez vous asseoir dans le bateau. Mais si vous voulez aider au halage, alors seulement six. Le havresac, vous pourriez me le lancer à bord – il ne ferait que vous gêner sinon. » Le compagnon artisan commença ses calculs. « Quinze kreutzers... six kreutzers... De quinze je retranche six, reste neuf. » Les neuf kreutzers, pensa-t-il, ce sera ça de gagné. « Alors s'il est permis... », dit-il, et lança le havresac dans le bateau. Après quoi il se harnacha l'un des câbles sur l'épaule, et aida à tirer, autant qu'en pouvaient les forces de son corps. « Nous serons plus tôt arrivés, pensa-t-il, si je ne tire pas au flanc. » Et à Heidelberg s'acquitta de six kreutzers pour le voyage – pour la permission de haler ; puis récupéra son havresac.

[1816]

---

<sup>9</sup> Le message délivré sur la scène par ce cri est double. Il s'agit non seulement de s'arroger la possibilité, en tant qu'Allemands, de crier « victoire », malgré la censure, à la défaite de Napoléon ; mais aussi de « dire » (si l'on pense aux armées saxonnes ou badoises ayant effectivement dû lutter à Leipzig aux côtés des Français) : plus on prendra de coups, plus on pourra, à terme, crier victoire...

<sup>10</sup> Cette historiette a été une première fois colportée par Pontcerq depuis Rennes, l'an passé en novembre, et à nouveau récemment (le 5 décembre 2019).

## [35] MALENTENDU

Pendant la guerre de 92<sup>11</sup>, tandis que le Rhin était occupé là-bas sur l'autre côté par des sentinelles françaises, et de ce côté-ci par des soldats venus des districts souabes, un Français, pour passer le temps, cria de là-bas à la sentinelle allemande : « *Filou ! Filou !*<sup>12</sup> ! » Ce qui veut dire en bon allemand : *Spitzbube*<sup>13</sup>. Oui, mais le brave Souabe ne songeait pas à mal, il pensait que le Français demandait : *Wie viel Uhr*<sup>14</sup>? et répondit débonnaire : « *halber vieri*<sup>15</sup> ».

[1808]



Watteau, “ Colporteur savoyard ”  
(partant aux Allemagnes ?)

---

11 Il s'agit des guerres de la première coalition (1792-1797). Le Bade et le Wurtemberg combattirent aux côtés de la Prusse et de l'Autriche contre la France révolutionnaire.

12 En français dans le texte. (Hebel écrit « Filu ! ».)

13 *Spitzbube*, en effet « filou » en allemand.

14 C'est-à-dire : « Quelle heure est-il ? » L'accentuation de phrase sur le « u » de *Uhr* rend la confusion plus plausible qu'elle ne semble peut-être aux lecteurs français. (Qu'on songe qu'un mot s'abrège en français par l'arrière (Fred), en allemand par le devant (Rike, Hans, etc..))

15 « Trois heures et demie », dans une forme dialectale.

**Imprimé en commun à Berlin par Zadig (Gipsstr., Berlin-Mitte)  
et Pontcerq (Rennes/Berlin), décembre 2019.  
Traduction : Pontcerq, Maquette : Anne Edabbey (novembre 2019).**